

La preneuse de mal

Diane Solet

Diane Solet

La Preneuse de mal

© Diane Solet, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9732-2

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

« Tu as un don, ma magnifique enfant » ne cesse de me dire tous les jours ma grand-mère. Je tente de me répéter en boucle ces paroles, tout en vomissant les restes de mon maigre déjeuner contre un muret. Qui pourrait croire une pareille absurdité en me voyant ? Je suis petite, maigrichonne, et surtout courbée en deux de douleur en pleine rue. Les mèches grasses de cheveux bruns qui sortent de mon bonnet, cachent en partie ma vision. En reprenant mon souffle, je remarque que j'ai une nouvelle fois taché ma vieille jupe marron/jaune. Il va encore falloir que je fasse un détour par la rivière pour la laver, tout en espérant ne pas encore trouver le tissu. Combien de fois cela m'est-il arrivé ? Dix fois ? Cent fois ? Je ne compte plus depuis longtemps. La seule chose importante est la petite bourse avec les quatre pièces de cuivre que je tiens fermement en main. Je suis secouée par une nouvelle douleur irradiant mon ventre et remontant jusqu'à ma gorge. L'horrible purée acre, chaude et nauséabonde sort une nouvelle fois de ma bouche pour finir sa course sur le sol pavé. Je me sens soudainement beaucoup mieux. Ça y est, c'est fini. Je m'essuie la bouche. Le cauchemar est passé. C'était heureusement plus rapide que je ne le pensais. Je respire un bon coup et marche le long des murs. En me voyant, les villageois changent de côté pour éviter d'avoir à me croiser. J'ai l'habitude. Je ralentis devant les fenêtres de la taverne. J'aime bien écouter les histoires que racontent les voyageurs, et prendre des nouvelles de la guerre. Mais il n'y a que des habitués souls et les conversations ne tournent qu'autour des services des « jolies filles de joies » du coin. Rien d'intéressant. Je passe mon chemin. Je ralentis de nouveau devant la boulangerie, mais mon estomac proteste. C'est encore trop tôt pour penser avaler quelque chose, bien que l'odeur soit alléchante. Le magasin de vêtements à côté est toujours aussi attirant. Je rêve quelque instant d'être une riche princesse portant d'aussi belles toilettes, lorsque la vendeuse me fait redescendre sur terre en me demandant de filer d'un geste sec de la main. Elle a peur que je fasse fuir sa clientèle. Elle a raison. Tout ça n'est pas fait pour moi. Je tiens fermement ma petite bourse et je file hors du village, m'éloignant des regards mauvais. Marcher me fait du bien. Je remonte jusqu'à la rivière du nord pour y plonger mes mains, me laver le visage, boire quelques gorgées rafraîchissantes et nettoyer délicatement ma jupe. Il ne fait pas chaud, mais au moins le ciel est dégagé. Je m'allonge dans l'herbe, et m'endors, tout en laissant ma jupe sécher.

C'est l'air froid qui me réveille. Le ciel s'est assombri et le vent s'est levé. Une tempête approche. Ce temps est annonciateur de malheur, j'en suis certaine. C'est par un temps pareil que les soldats du roi sont venus réquisitionner tous les hommes valides en âge de se battre. C'est par un temps identique que mon père a dû partir pour cette guerre qui n'en finit pas. L'odeur de l'orage et de la pluie emplissent mes narines. Je me mets à courir, mais l'averse me rattrape. Il pleut si fort que je distingue à peine la porte de la grange. J'entre en trombe en me demandant pourquoi j'ai pris le temps de faire sécher ma jupe, alors que je suis maintenant trempée. Je regarde un moment la grange vide. Il y a quelques années, celle-ci était pleine de chevaux dont mon père prenait grand soin. Ils étaient tous aussi beaux les uns que les autres et respiraient la santé. On entendait constamment des bruits de sabots et des hennissements, jusque dans la maison. Chaque jour, j'avais la joie de me demander quel cheval j'allais pouvoir monter. Il ne reste maintenant plus rien de cette vie pleine de fougue et de bonheur. Tout est parti, réquisitionné pour cette maudite guerre. Mon père, nos chevaux, nos revenus... Je prends par réflexe une bûche au fond de la grange avant d'entrer dans la partie habitable de la maison. Comme d'habitude, ma mère se trouve devant la fenêtre, perdue dans ses pensées. Elle souffre d'une des seules maladies dont je ne puisse rien faire : celle de l'esprit. C'est comme si une partie d'elle avait disparu avec mon père. Je l'embrasse sur la joue sans attendre la moindre réaction de sa part et mets la bûche sur le feu pour réchauffer un peu son cœur.

— Fany, c'est toi ?

Je me retourne pour voir le sourire bienveillant de ma grand-mère, que j'appelle mamine.

— Je suis heureuse que tu sois rentrée. Avec ce temps, je m'inquiétais !

Je ne lui laisse pas le temps de continuer et lui saute dans les bras. Elle rit franchement en tentant de me sécher le visage avec son tablier.

— Aujourd'hui, j'ai gagné quatre pièces de cuivre, mamine. On va pouvoir acheter un peu de viande sur le marché, demain.

Le visage de ma grand-mère redevient soudainement sérieux.

— Qui as-tu aidé aujourd'hui ?

— Gontran, le fils du barbier. Il avait mangé trop de baies. Ça l'a rendu malade.

— Ma chérie, c'est une grande qualité que tu as là. Vouloir et pouvoir aider les gens comme tu le fais, cela relève du miracle. Mais je ne veux pas que tu t'y obliges pour nous. Je te l'ai déjà dit. Quoi qu'il arrive, on trouvera bien une solution.

J'aime bien quand mamine s'inquiète pour moi, mais je préférerais qu'elle n'ait pas à mentir. Je sais qu'elle espère toujours que mon père revienne. Elle imagine qu'il résoudra tous nos problèmes, surtout financiers. Mais elle doit se rendre à l'évidence : il n'est pas près de rentrer et je suis la seule à pouvoir ramener de quoi vivre. Si je ne le fais pas, que deviendrons-nous ?

Un hurlement me sort de mes tristes, mais réalistes pensées. Je me précipite dans la cuisine, la pièce la plus chaude de la maison, pour prendre dans mes bras un des plus grands bonheurs de ma vie : Benjamin, mon petit frère. Une fois dans mes bras, il me fait une bouille joyeuse dont lui seul a le secret. Son grand sourire illumine ma journée. Ma grand-mère sourit devant l'adorable spectacle puis contourne le « parc à jeu » pour accéder aux fourneaux et continuer à cuisiner. Je m'étonne toujours qu'elle puisse faire tant de chose en même temps à son âge. Puis je me dis qu'elle n'a pas le choix. Ma mère est incapable de s'occuper de mon petit frère, entretenir le petit potager, faire la cuisine ou encore le ménage. Et pour ma part, je passe mes journées au village pour tenter de gagner quelques pièces. Tout repose donc sur mamine.

La soirée se déroule comme toutes les autres : je mets la table, je joue avec mon frère le temps que le repas soit prêt, je lui apprends des mots, puis je le fais manger. Pendant ce temps mamine s'occupe de ma mère. Lorsque ce premier service est fait : je couche Benjamin et on installe ma mère devant la cheminée. Elle proteste souvent pour retourner devant la fenêtre, mais pas ce soir. On peut alors enfin, mamine et moi, se régaler de sa soupe claire accompagnée de quelques légumes. Après le repas, si le feu de cheminée est encore assez éclairant, ou s'il nous reste quelques bougies, on entame un atelier de couture pour raccommoder, rafistoler et réparer nos robes, jupons, chemises, chaussettes... Il y a également quelques rares soirées où mamine sort un livre et me raconte une de ses histoires passionnantes. J'avoue adorer ces moments pleins de magie et d'aventures. Je passe ensuite la nuit à rêver être un de ces héros au cœur d'or triomphant de tout obstacle. Mais les réveils n'en sont que plus douloureux. Ce soir, il n'y aura ni histoire, ni couture. La bûche que j'avais mise en rentrant s'est déjà consumée. J'embrasse ma mère et mamine avant de

monter discrètement dans ma chambre en tentant de ne pas réveiller mon petit frère dans le lit à barreau juste à côté du mien. J'entends sa respiration lente et régulière, je suis rassurée. Je discerne tout juste une petite tête d'ange dans l'obscurité. Je ne peux pas m'empêcher de penser à mon père quand je le vois ainsi. J'ai l'impression qu'il lui ressemble de plus en plus. À moins que ce soit le visage de mon père dont je peine à me rappeler ?

Benjamin a presque trois ans maintenant. C'est si long, et si court à la fois. J'ai beau avoir l'habitude de le traiter comme un bébé, c'est déjà un petit garçon. Je me demande souvent quelle serait la réaction de mon père s'il rentrait et découvrirait soudainement son fils. Il serait choqué ? Étonné ? Heureux ? Puis ma pensée s'assombrit. Cela fait plus de trois ans qu'on est sans la moindre nouvelle. Il ne sert à rien d'espérer. Comme de nombreux soldats, il ne reviendra pas.

2

Il y a du mouvement à côté de moi. Je me tourne vers mon petit frère pour lui embrasser la joue et l'inciter à se rendormir, puis sors de la chambre. Dehors, la pluie fait toujours rage. Le soleil semble avoir déserté le ciel. Ma mère, toujours à la fenêtre, ne se lasse pas de voir les petites gouttes ruisseler sur les carreaux. Dans la cuisine, mamine sert deux bols de soupe de la veille sur la table. Je me demande toujours comment elle fait pour savoir quand je me lève.

— Bonjour mamine, lui dis-je en m'asseyant.

Elle me sourit et m'embrasse la joue en guise de bonjour, puis va s'asseoir en face pour boire son bol. Elle a l'air soucieuse.

— Ne t'inquiète pas mamine, je n'ai pas peur d'un peu de pluie.

Elle a un sourire désolé :

— J'ai rapiécé ta cape ce matin, mais je crains qu'elle ne soit plus très efficace.

— Ce n'est pas grave. Un peu d'eau ne peut pas me faire de mal. En revanche, je connais quelques villageois qui y sont plus sensibles que d'autres, et qui seront ravis que je leur retire leur toux, mal de gorge ou nez qui coule. Ça me permettra peut-être d'aller chez le crémier.

— Ma merveilleuse enfant. Je ne cesse de te le répéter. C'est un don incroyable que tu as là. Mais j'ai peur pour toi. Tu ne peux pas prendre tous les maux de la terre pour quelques pièces. Même si on en a besoin.

— Cesse de te faire du souci pour moi, mamine. Tout se passera bien. Tu verras. Merci pour la soupe, finis-je par dire en déposant mon bol vide sur le plan de travail. Je vais au marché avant qu'il y ait trop de monde.

— Fany ? me rappela mamine.

Je revins vers elle.

— Je suis navré de te demander cela... mais il n'y a déjà plus de farine ni de sel...

Je fais un rapide calcul. Avec mes quatre pièces de cuivre de la veille plus celles de l'avant veille j'ai tout juste de quoi acheter un sac de farine et un peu

de sel. Tant pis pour la viande. Mais si j'arrive à gagner quelques pièces ce matin, je pourrais peut-être acheter une motte de beurre.

— Pas de problème mamine, je reviens avec tout ça, promis-je.

Je n'ai pas le temps de partir aussi vite que voulu, mamine me prend la main.

— Je suis désolée que tu ais à porter un tel fardeau, mon enfant.

— Un fardeau ? Un peu de farine et de sel, ce n'est pas si lourd...

Puis je comprends le second sens de sa parole.

— Toi, maman et Benjamin, vous êtes ma raison d'être. Alors ne t'en fais pas. Je ferai toujours tout pour vous.

Je l'embrasse une nouvelle fois et la quitte.

Dehors, ce n'est plus une simple pluie, mais un véritable torrent qui se déverse sur ma tête. Mamine avait raison, ma cape ne me protège déjà plus alors que je ne suis qu'à quelques mètres de la maison. Je resserre le nœud de ma coiffe dans l'espoir qu'elle me couvre plus la tête. Mais c'est peine perdue, elle est déjà aussi trempée que le reste. Je me mets à courir dans la sombre forêt en prenant un raccourci menant au village. Mieux vaut prendre le chemin le plus court. Ma jupe boueuse est de plus en plus lourde. Tant pis. Je ne ralentirai pas.

En arrivant sur la place du marché, je remarque qu'il n'y a pas beaucoup de commerçants. La pluie a dû en décourager plus d'un, malgré les emplacements couverts. Les clients ne sont pas bien nombreux. Tant mieux pour moi. Peut-être il y aura-t-il des réductions ? J'espère toujours, mais c'est peine perdue. Les commerçants ont beau me connaître, ils se méfient toujours de moi. Peut-être ont-ils peur que je les contamine d'une quelconque maladie ? Ou bien que mon aspect chétif et maladif cache finalement une mendiante, une voleuse, ou pire, une sorcière ? Je me moque de ce qu'ils peuvent bien penser. Car, quoi qu'ils disent, ils auront un jour probablement besoin de moi pour les soigner, ou soigner un proche. C'est d'ailleurs bien pour cela que personne n'ose me rejeter trop méchamment. Ils ont peur que, par rancœur, je leur refuse mon aide si un jour ils en ont besoin. C'est stratégique.

— Du gros sel ? Ou du sel raffiné ? me demande la petite vendeuse.

Je l'aime bien celle-là. Elle doit avoir à peu près mon âge et elle aide sa mère à vendre sur les marchés. C'est une des rares personnes qui semble avoir de

l'empathie pour moi. Je sais que son père est parti à la guerre en même temps que le mien. Elle non plus, n'a pas de ses nouvelles. Ça rapproche, ces choses-là...

— Du gros sel, s'il-te-plait.

Si je l'écrase et le tamise, il sera beaucoup plus fin et s'utilisera plus longtemps. Pas besoin de payer plus cher du sel raffiné pour la même utilisation. Je lui donne les pièces de cuivre sans chipoter le prix. Je ne voudrais pas qu'elle se fasse disputer par sa mère à cause de moi. Les temps sont durs pour tout le monde. Elle me gratifie par un gentil sourire embêté en me tendant le paquet.

— Donne-moi trois grands sacs de gros sel et deux sacs de raffiné ma jolie, demande une grosse dame en passant devant moi.

Je la reconnais malgré sa capuche très enveloppante. Il s'agit de la cuisinière de la taverne. C'est une dame bien portante et très bavarde, qui a toujours un avis sur tout. Je m'amuse souvent à écouter ses conversations derrière la fenêtre de sa cuisine.

— Oui, madame. C'est plus que la semaine dernière si je ne me trompe pas ? réponds la petite vendeuse.

— En effet, ma mignonne. On a des voyageurs qui sont arrivés tard hier soir. Cette maudite pluie aura au moins eu un avantage : nous amener des clients ! Faut en profiter, y a pas grand monde de passage ces derniers temps. Alors autant remplir les cuisines. On sait pas combien de temps ils vont rester !

— Vous avez raison madame. Et je suis sûre qu'après avoir goûté vos repas, ils décideront de rester plus longtemps !

La grosse dame part dans un grand rire généreux devant le compliment. J'en profite pour prendre mon petit sac et m'en aller. C'est une bonne nouvelle qu'il y ait des voyageurs au village. Peut-être que l'un d'eux auraient des nouvelles de la guerre ? Ou bien que quelqu'un serait malade ? Dans ce cas, il me donnera bien quelques pièces pour le soulager et pouvoir repartir plus vite.

Comme promis, je dépense le reste de mes pièces pour acheter la farine, puis je file devant les fenêtres de la taverne. À part quelques villageois venus s'abriter, ou boire un verre, c'est vide. Les voyageurs doivent encore dormir. Dommage. Je reviendrai. J'erre encore un peu dans les rues avec l'espoir que quelqu'un ait besoin de moi. Rien. Penaude, je fais le chemin inverse et rentre chez moi.